

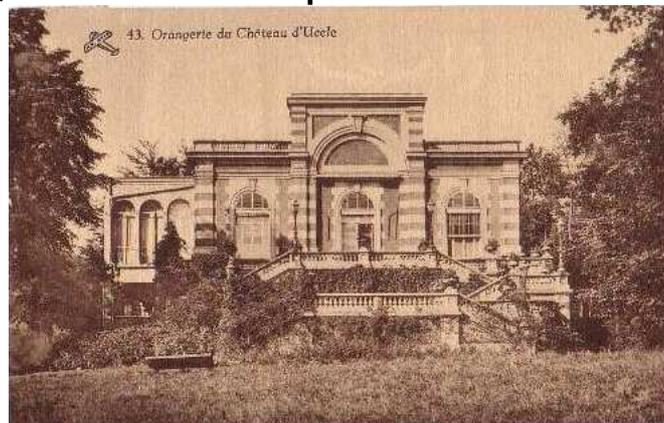
LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

Brand WHITLOCK

1916. Chapitre **XX** : L'Orangerie.

L'habitude qu'ont les diplomates à Bruxelles et dans beaucoup de capitales d'habiter leurs Légations ou d'attacher les chancelleries à leurs demeures offre des avantages, mais aussi des inconvénients. Dans les conditions actuelles, la journée ne finissait jamais. L'arrivée de M. Ruddock me soulagea d'une partie de la besogne courante, car il put discuter et régler beaucoup de questions avec les Allemands. Au mois d'août je pris une maison dans le joli faubourg d'Uccle, qui, bien qu'à un quart d'heure seulement de la Légation, me donnait l'illusion d'être à la campagne. La maison, connue sous le nom de l'Orangerie, était une dépendance du château de



M. Josse Allard. Elle s'élevait à une extrémité du parc, au milieu des arbres. Une terrasse dominait un joli jardin, planté cette année-là de betteraves,

dont les larges feuilles jaunissantes remplaçaient le vert des pelouses.

J'attendis avec impatience le moment d'aller là-bas, pour échapper aux bruits des trams qui, faute de graisse, grinçaient de plus en plus, en tournant le coin de la rue Belliard. Ajoutez le roulement des camions allemands, le ronflement des autos d'officiers allemands, les fiacres raclant le pavé usé, les trains pleins de soldats se heurtant au croisement, la cloche du passage à niveau avec ses cinq notes invariables hors de ton et finissant en bémol mineur, le claquement sonore des sabots de bois, les voix de la rue, par-dessus tout l'impérative sonnerie de la porte ... ceux qui viendraient maintenant devraient attendre jusqu'au lendemain matin les heures de bureau. Enfin le premier soir arriva !

O calme champêtre ! D'abord, les arbres aux feuilles bruissantes murmurant des secrets sous ma fenêtre ; puis des insectes aux frôlements entomologiques, étranges, inconnus ; puis, émergeant lentement un à un du silence, les hurlements et les jappements divers des chiens de la région, aboyant à la lune, s'il y en avait une ; puis nos propres chiens : Taiï-Taiï poussant des cris dans la chambre où Marie l'avait enfermée et Kin-Kung geignant de nostalgie toute la nuit. Puis vint l'horloge d'un clocher, agréable, sans doute, au temps des sorcières, des mauvais esprits et des cadrans solaires, quand il n'y avait pas une

horloge dans chaque maison, une montre en chaque poche ou à chaque poignet. La voix énorme, portée par le vent d'est, arrivait tout droit, par ma fenêtre ouverte, à mon tympan surpris. Elle sonnait les quarts et les demies avec tant de variations qu'elle avait à peine trois ou quatre minutes pour se préparer au coup suivant, sa mission étant, j'imagine, de tenir l'humanité en éveil et toujours sur le qui-vive. Dans un autre coin, un homme s'exerçait à l'art difficile de sonner du cor de chasse. Enfin à l'aube, les oiseaux commencèrent à se quereller en un joyeux choeur matinal ...

Mais on s'habitue à tout, même à dormir à la campagne, et peu à peu je me fis à ces bruits ; ils descendirent dans ma subconscience, comme les trains retentissants, les tramways criards, les brailards sortant à minuit des cabarets de la gare du Luxembourg, ou les *Landsturm* célébrant par un hymne, à l'aurore, la dernière victoire allemande.

Ce petit changement d'air était nécessaire à nos nerfs trop tendus.

Mais notre principale préoccupation demeura la disposition de la récolte du nord de la France. M. Hoover et M. Kellogg allèrent avec le baron von der Lancken à Berlin et revinrent avec la nouvelle encourageante que la question était réglée, en principe. En même temps, MM. Hoover et Kellogg m'apportèrent un compte rendu intéressant de leur entrevue avec le général von Sauberzweig.

L'ex-gouverneur militaire de Bruxelles se trouvait précisément à Berlin et avait fait demander, par le baron von der Lancken, à MM. Hoover et Kellogg de prendre le thé avec lui à son hôtel. Ils acceptèrent, et le général se mit aussitôt à justifier son attitude dans l'affaire Edith Cavell. Il s'intitulait, par une sombre ironie, le « *meurtrier* » et en allemand appelait la victime « *die Cavell* ». Il expliquait que Miss Cavell était à la tête d'une vaste conspiration pour envoyer des jeunes gens au front tuer des Allemands; son propre fils était devenu aveugle à cause d'une balle qui lui avait traversé la tête, derrière les yeux ; peut-être avait-il été blessé par un de ces mêmes jeunes gens que Miss Cavell aidait à rejoindre le front. Il disait que Miss Cavell ne méritait aucune sympathie spéciale comme nurse, puisqu'elle était payée pour ses services professionnels, et qu'il n'aurait pu casser ni modifier le jugement de la cour martiale sans paraître critiquer ses collègues officiers. Le général von Sauberzweig insistait, au grand embarras de ses invités, qui avaient une autre conception ; il leur donna l'impression d'un homme hanté par le remords et poursuivi par le désir irrésistible de revenir sur un sujet qui lui pesait.

Au bout d'une semaine cependant, M. Hoover n'était plus aussi confiant quant à la convention touchant la récolte ; le grand ennui avec les Allemands, c'était qu'une question n'était jamais réglée, même après qu'on avait abouti à un

arrangement. Il y eut de nouveaux débats pendant trois semaines ; puis un samedi après-midi, M. Kellogg arriva rayonnant, tirant de sa poche la convention dûment signée, réservant aux Français les quatre cinquièmes des produits alimentaires de leurs régions envahies. La seule condition, bien caractéristique, était que l'Angleterre ne publiât pas le fait par la presse.

Durant ce mois d'août, le cercle de nos amis se réduisit encore par la mort de la baronne Lambert. Elle avait obtenu un laissez-passer pour Paris, et le baron l'avait suivie, angoissé par son état de santé. Elle mourut dans sa maison de Paris, victime de la guerre qui lui avait causé tant de tristesses. Sa disparition fit un vide à Bruxelles, où les brillantes qualités de la baronne et son hospitalité étaient fort appréciées.

La guerre donnait un caractère tragique à la vieillesse. Je revois ce vieillard au charme aristocratique, le comte John d'Oultremont, assis dans la bibliothèque de sa demeure de la rue Bréderode, derrière le Palais du Roi ; vieille maison pittoresque et irrégulière, avec des ailes, des recoins, des couloirs tortueux, des tapisseries douces et fanées, des meubles Louis XIV et l'éclat amorti de vieux portraits ; l'un d'entre eux représentait le comte lui-même, en bel officier des guides, du temps où on l'appelait « *le beau d'Oultremont* ». Assis parmi ces souvenirs il semblait attendre :

- *Je suis né dans cette maison – me dit-il un soir après dîner – et j'espère y mourir.*

Son pas ne semblait plus aussi ferme, à la promenade du matin, le long du boulevard, et sa silhouette se courbait. Quand j'appris, peu de temps après, qu'il avait été arraché de son lit par les *Polizei* et dépêché en Allemagne comme otage, je pensai à ce qu'il m'avait dit ce soir-là. Déjà malade quand il arriva en Allemagne, les Allemands offrirent de le laisser rentrer, mais il refusa des faveurs non accordées à ses compagnons bruxellois, attitude digne du gentilhomme qui, en qualité de grand maréchal de la cour de Léopold II, avait gracieusement rendu les honneurs à l'empereur d'Allemagne lorsqu'il fut l'hôte des Belges à Bruxelles.

« *J'espère y mourir ...* », modeste prière au destin, qui l'exauça plus tôt peut-être que si le comte n'eût pas été traîné en Allemagne : car il rentra juste à temps pour mourir.

Le 29 août, le bruit se répandit que la Roumanie était entrée en guerre aux côtés des Alliés. Ce fut une course, à l'avenue Louise, pour voir si le drapeau bleu, jaune et rouge avait été enlevé. Le lendemain, la rumeur fut confirmée, et le dernier jour du mois, M. Mitilineu vint avec sa femme nous dire au revoir. Ils partaient le lendemain pour la Hollande et Le Havre. Deux ou trois jours plus tard, je rencontrai Mitilineu au bout de l'avenue de Tervuren, se promenant avec son

bouledogue, le long des plates-bandes, sous les arbres. Au dernier moment, les Allemands avaient refusé de le laisser partir, prétextant que les Roumains avaient empêché le ministre d'Allemagne de quitter Bucarest. M. et Madame Mitilineu, ainsi retenus pendant deux semaines, pleins d'inquiétudes, furent finalement autorisés à se rendre en France, mais par le Danemark. Le comte von Moltke les escorta dans ce long détour jusqu'à la frontière danoise, où ils durent attendre encore plusieurs jours, gardés jour et nuit par des sentinelles (1).

Brand WHITLOCK

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur Paul de Reul, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « page de titre » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « *Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges.* »
Nous les reproduisons d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

(1) M. Mitilineu est mort depuis dans un sanatorium en France.

Notes.

Traduction française : « *L'Orangerie* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre XX (1916) in *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles* ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 359-363. D'après Brand Whitlock (1869-1934), *Belgium under the German Occupation : A*

Personal Narrative ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre 27 (« *The Orangerie* »), volume 2, pages 192-205, notamment à :

<http://idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%20%20CHAPTER%2027.pdf>

Ce serait intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du bourgmestre **Adolphe MAX**) a dit du même jour dans son **Journal de guerre** (*Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918*) :

http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que disent des mêmes dates [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans **50 mois d'occupation allemande** (Volume 2 : 1916). Voir, entre autres à :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>